

L'empreinte de la lumière

HABIB, André. *La Main gauche de Jean-Pierre Léaud*, coll. Liberté grande, Montréal, Boréal, 2015, 312 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 33, numéro 4, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2015). Compte rendu de [L'empreinte de la lumière / HABIB, André. *La Main gauche de Jean-Pierre Léaud*, coll. Liberté grande, Montréal, Boréal, 2015, 312 p.] *Ciné-Bulles*, 33(4), 55–55.



HABIB, André. *La Main gauche de Jean-Pierre Léaud*, coll. Liberté grande, Montréal, Boréal, 2015, 312 p.

L'empreinte de la lumière

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

La Main gauche de Jean-Pierre Léaud n'est pas seulement un livre sur le cinéma. C'est une expérience qui se prolonge en nous (il hante). C'est aussi un de ces rares ouvrages où le cinéma dont il parle ne muselle en rien la liberté d'écriture. Comme avec *Ma vie rouge Kubrick* (paru dans la même collection l'an dernier), l'écriture y est un instrument d'investigation dynamique par lequel les résultats de l'enquête se révèlent. Le genre de livre, comme les romans à suspense ou les histoires d'amour fou, que l'on ne peut plus lâcher.

Évanescents comme le prétexte d'un essai peut s'autoriser à l'être, *La Main gauche de Jean-Pierre Léaud* dit vouloir d'emblée « nommer de loin en loin ce que les films nous font »... « [C]e que le cinéma laisse en nous »... « [C]es restes de cinéma que l'on porte et qui [nous] permettent [...] d'inscrire sur le fil du temps notre histoire ordinaire [et de] la raconter ».

Ce « nous » évoqué est celui du sujet teinté de cinéphilie, cet amour du cinéma « [dont] j'entends [...] qu'il *doit* être fou, déraisonnable [...], [et renvoyer] à un *éthos*, une forme de vie ». Le cinéophile

est celui-là qui a consacré une partie de sa vie à désirer, convoiter et fantasmer les images animées parfois bien avant de pouvoir les fréquenter (et dans certains cas, d'en faire la contrebande et même d'en créer, d'en faire un métier). Les heures passées dans les salles et à tourner autour ne se comptent plus : elles s'intègrent au fil biographique et modulent une histoire de passion et de mémoire. Proust avait sa madeleine. Le cinéophile a les souvenirs de ses projections, « souvenirs de cinéma de cinéphiles » qu'André Habib va chercher auprès d'une vingtaine de mordus (en plus de raconter certains des siens). « Des anecdotes, rien de plus », écrit-il.

Or, il aura beau qualifier ainsi sa matière, le livre est loin de s'y tenir. Les remerciements de la fin montrent d'emblée l'étendue des intervenants qui se sont prêtés au jeu de mémoire. La distribution couvre trois générations. Un certain ancien directeur de cinémathèque et un des plus grands preneurs d'images du cinéma font figure de vétérans parmi ce *casting* où se trouve aussi quelques noms de la jeune critique, ayant connu l'initiation non pas au ciné-club ou dans les salles de quartier, mais dans le club vidéo du coin, cet autre temple en extinction. Le « murmure[s] anonyme[s] du souvenir » ci-rapporté finit par déborder de son cadre pour devenir l'esquisse de quelque chose comme une histoire orale et collective de la cinéphilie, cherchant les moments d'éclosion de ce qui se muera en passion, en destin parfois.

Si cette histoire nous paraît une des facettes majeures du livre, on ne saurait exclure toutes celles qu'emporte le discours libre d'un texte où chaque étape du rituel est susceptible de muter en heureux fétiche d'un chapitre ou deux. La cinéphilie est aussi un type, montage intemporel de fixations et de manies : la place où l'on s'assoit dans la salle, les détails marginaux ou aberrants que l'on se plaît à observer à l'écran (dont la plus fameuse donne son titre au livre), cer-

tains gestes (comme le coup d'œil vers la cabine du fascinant projecteur) que l'on se croyait seul à faire, mais que l'on découvre partagé depuis toujours. D'un autre genre encore, les entrées dispersées qui se demandent « [c]omment faire revenir — décrire, nommer, montrer — le commencement de quelque chose » évoquent avec force les premiers appels ressentis, les formes de séduction et de terreur mêlées que le cinéma a exercés bien avant qu'un itinéraire ne nous dépose enfin devant l'écran — des photographies exposées aux marquises des cinémas d'autrefois aux boîtiers vidéo et aux pages de *La Presse* du samedi, par lesquels des générations de futurs cinéphiles fantasmèrent les films qu'elles n'avaient pas encore la liberté de voir et qui les hantaient déjà.

« [Tout amour fou] est l'occasion d'échafaudages délirants, des plus fantasques constructions mentales, de lubies, de fixations, d'obsessions, de pratiques de vies bien singulières [...] » : de cela, l'écriture d'Habib témoigne en abondance et depuis longtemps (96 textes parus depuis 2001 sur le seul site de *Hors Champ*, tout de même). Et comme elle, *La Main gauche...* a ses irritants, telle l'idée, implicite, que le statut spécial des traces cinéphiliques ne s'acquiert que par la pellicule et dans la salle, ce qui ne se rencontre plus que dans les cinémathèques et les musées du cinéma ou presque. Un débat sommeille sous cet élitisme qui doute que tout autre médium ou plateforme puisse aussi laisser des traces tangibles, autant qu'une han-tise de la mort se tapit sous cette prose énergique qui se réclame d'une mélancolie (positive) opposée à la nostalgie (mortifère), bien qu'un soupçon demeure. Simple querelle de mots, peut-être, mais vous ai-je raconté la nuit que je passai à regarder en boucle **Le Charme discret de la bourgeoisie** sur VHS comme un gamin qui crie « encore ! » quand le conte est terminé ? Je m'en souviendrai toujours. 📺